

A close-up portrait of an elderly man with white hair, looking slightly to the right. The background is a soft, out-of-focus blue. The title text is overlaid on the top part of the image.

# MARTIN GRAY

MA VIE  
EN PARTAGE

Entretiens avec  
**Mélanie Loisel**

Par l'auteur de **AU NOM DE  
TOUS LES MIENS** ■ *l'aube*

La collection Monde en cours  
est dirigée par Jean Viard

série Conversation pour l'avenir

© Éditions de l'Aube, 2014  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-0965-5

Martin Gray

**Ma vie en partage**

entretiens avec Mélanie Loisel

*éditions de l'aube*

Les droits d'auteur de Martin Gray seront intégralement reversés à la [Fondation de France](#), en faveur d'œuvres humanitaires.

*À tous ceux qui œuvrent  
pour que nos enfants puissent vivre  
dans un monde plus juste,  
plus humain, plus fraternel.*

Du même auteur :

- Au nom de tous les miens*, 1971
- Le livre de la vie*, 1973
- Les forces de la vie*, 1975
- Les pensées de notre vie*, 1976
- La vie renaîtra de la nuit*, 1977
- Le nouveau livre*, 1980
- J'écris aux hommes de demain*, 1983
- La maison humaine*, 1984
- Entre la haine et l'amour*, 1990
- Vivre debout*, 1993
- La prière de l'enfant*, 1994
- Au nom de tous les hommes*, 2004

## Avant-propos

*Vivre, c'est savoir pourquoi l'on vit.*

Pourquoi a-t-il voulu tant vivre? Vivre avec autant de souffrance: n'aurait-il pas été plus facile de mourir? Ces deux questions me revenaient constamment en tête lorsque j'ai découvert le livre de Martin Gray, *Au nom de tous les miens*, écrit il y a plus de 40 ans. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui l'avait tenu en vie après avoir perdu tous les siens: ses parents, ses frères, ses voisins, ses amis... Et puis sa femme et ses enfants. À qui et à quoi s'est-il accroché pour surmonter ce qui semble insurmontable? Comment a-t-il pu tenir le coup alors que nous sommes si nombreux, dans nos sociétés occidentalisées et prospères, à nous perdre, à décrocher, à sombrer dans la dépendance et même à vouloir mourir?

J'ai ressenti soudain l'urgence de lui parler avant qu'il ne soit trop tard. Quand on

réussit à survivre au ghetto de Varsovie, aux camps de concentration des nazis, à la guerre, à l'exil, à la perte d'êtres chers, on comprend peut-être des choses que la plupart d'entre nous n'ont pas comprises. Je me suis dit que cet homme avait sûrement quelque chose à nous dire, à nous transmettre pour donner un peu d'espoir à ma génération – aux plus jeunes générations, à toutes les générations – pour avoir le courage d'affronter nos propres problèmes, certes, mais surtout les problèmes de notre monde.

Parce que je ne sais pas, et je suis certaine que je ne suis pas la seule, par où commencer pour relever les défis de notre siècle. Comment faire pour changer le système capitaliste qui engendre la pauvreté, l'exploitation et les inégalités entre les peuples? Comment faire comprendre aux dirigeants que la planète n'est pas renouvelable, que nous allons tous y passer si nous continuons à épuiser nos ressources et consommer sans limites? Comment faire pour mettre fin à tous ces conflits fratricides qui détruisent des vies humaines, des familles, des peuples? Comment faire pour que les êtres humains arrivent à vivre ensemble sans abuser les uns des autres? Comment faire pour se parler, échanger et partager sans se soucier de qui

nous sommes ? Dans le fond, comment les êtres humains pourront-ils vivre ensemble, en paix, sans plus jamais vouloir s'exterminer ?

Certes, Martin Gray n'a pas changé le monde. Mais il a survécu dans ce monde. Il a appris à y vivre. Je me suis dit que c'était déjà pas mal.

Dès lors, je suis partie à sa rencontre sur un coup de tête, dans le sud de la France. Après avoir traversé l'Atlantique, trouvé un billet d'avion Paris-Nice, je me suis retrouvée au bord de la Méditerranée à relire sa vie sous un palmier. C'était paradisiaque... et c'était complètement absurde. J'avais les pieds dans le sable, je me prélassais au soleil et je lisais son livre sur les horreurs de la guerre et de la Shoah. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la chance que j'avais eue jusqu'à présent. Je me sentais privilégiée d'être née à mon époque, dans mon petit coin du monde, où je profite des grands espaces blancs et surtout, de la paix qui y règne.

C'est alors que je me suis mise à douter. Je me suis souvenue que Martin Gray s'en était déjà pris à ces journalistes qui passaient le voir en lui demandant presque pourquoi il n'était pas mort. Dès les premières pages de son désormais classique *Au nom de tous les miens*, il déplore leur faux regard triste, leur esprit fuyant et leur

manque d'intérêt. Il note que ces journalistes veulent tout savoir sans pour autant être prêts à recevoir ce qu'il a à dire.

Et moi? En serai-je capable? L'heure de notre rencontre approche. Je saute dans un train pour me rendre jusqu'au village où il m'a donné rendez-vous. Je n'avais aucune idée du lieu où j'allais ni où j'étais. En débarquant à la gare de Biot, des passants m'informent que le village est tout en haut de la montagne. La marche sera longue pour s'y rendre. Il est bientôt 14 heures: je décide d'embarquer dans un autobus qui me conduira au village. Erreur. Une fois là, une villageoise m'informe que la résidence de Martin Gray est tout en bas. Que faire? Mon cœur commence à palpiter. J'ai fait le voyage depuis Montréal pour le rencontrer. Je ne sais pas combien de temps il m'accordera. Une demi-heure? Une heure? « Y a-t-il des taxis dans le coin? — Non; ils sont tous à Cannes, pour le Festival. — Et à pied, ça me prendra combien de temps? — Au moins 45 minutes — Et vous pourrez me reconduire? — C'est impossible. — Merci beaucoup. »

Me voilà sur le bord de la route, passablement énervée. Jusqu'à ce que je décide de lever le pouce à la vue de la première voiture, qui s'arrête par miracle. « Bonjour les gars! Vous

## AVANT-PROPOS

me descendez en bas de la montagne ? » Les deux ados avec leurs casquettes à l'envers me répondent gentiment : « On voudrait bien, mais vous voyez la voiture. » Bien sûr que je la vois. Une sorte de Smart à deux places pour conducteur sans permis. Il n'y a pas la moindre place, sauf dans le coffre. Ce n'est pas grave : j'embarque, « mais pas trop vite, les gars ! — Ne t'en fais pas, on ne peut pas dépasser les 40 km à l'heure », me disent-ils une fois partis. Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrête. « C'est ici ! Vous voyez, vous êtes presque à l'heure ! lancent-ils. — Merci beaucoup les gars, je vous en dois une ! »

Je sors du coffre de la voiture. Il fallait bien que je m'apprête à rencontrer Martin Gray pour me retrouver dans une situation aussi surréaliste ! À ce moment-là, j'ai su que j'étais au bon endroit, au bon moment. J'allais être capable d'écouter ce que Martin Gray avait à me dire — et surtout à nous dire.

J'espère que vous aurez autant de plaisir que moi à découvrir cet homme, son histoire, et à comprendre son message qui se veut un héritage pour les prochaines générations.

Mélanie Loisel



Si Mélanie est venue de si loin pour me rencontrer, c'est parce qu'elle ne venait pas rencontrer simplement Martin Gray le survivant, sur lequel les journaux, la radio et la télévision ont déjà tout dit. Non, ce n'est pas cet homme-là qu'elle venait voir et entendre. Celui qu'elle venait rencontrer, c'est l'homme devenu un lien entre les hommes, et cela depuis plus de 40 ans. Parce que depuis des années, depuis le succès de *Au nom de tous les miens*, écrit en 1970, on me pose toujours la même question : « Pourquoi écrivez-vous ? »

Je ne me définis pas comme un écrivain. Je suis devenu écrivain malgré moi. C'est la vie et mes dures épreuves qui ont fait de moi un « écrivain ». Je me définis plutôt comme un témoin, et un témoin doit parler : il doit dire ce qu'il a vu et éprouvé. C'est son devoir. Vous savez : le devoir est un sentiment étrange. Vous entendez en vous une voix qui vous dit : « Il faut... » C'est comme si ceux que vous avez aimés, et qui ont disparu, vous demandaient de prendre la parole et d'écrire.

J'écris pour que le monde entier sache quel genre de vie nous avons vécu durant les années noires de Treblinka, dans le ghetto de Varsovie. J'écris pour dire comment nous avons survécu, pourquoi nous avons survécu et comment nous pouvons continuer à vivre et à espérer.

J'écris pour dire comment j'ai trouvé les forces en moi après avoir perdu ma femme et mes quatre enfants dans un incendie de forêt, en 1970.

J'écris parce que je suis très fâché contre nous tous, contre tout le monde. J'écris parce que je ne peux pas supporter la réalité de notre monde d'aujourd'hui.

J'écris parce que j'ai peur d'être oublié. J'écris parce que je veux que la mémoire de tous les miens reste vivante pour les jeunes générations.

J'écris parce que le monde est incroyablement beau et étonnant. J'écris parce qu'il est si agréable de traduire en mots cette beauté et cette richesse de la vie.

J'écris dans l'espoir de comprendre pourquoi je suis fâché contre nous tous à ce point.

J'écris peut-être aussi parce que je n'arrive pas à être pleinement heureux, quoi que je fasse.

J'ai 92 ans. J'ai cinq enfants. Je n'écris pas pour gagner de l'argent. Ni pour la gloire. Quand on a traversé ce que j'ai traversé, on sait

## AVANT-PROPOS

que la gloire, la plus grande gloire, c'est d'être en vie : c'est cela que je veux partager.

Si j'ai accepté de m'entretenir avec Mélanie aujourd'hui, c'est parce que j'ai eu envie de poursuivre avec elle ce dialogue et d'écrire encore. Parce qu'il y a des rencontres qui modifient la couleur des choses. Qui font éclater ce qui jusqu'alors était souterrain.

Nous avons ainsi découvert que nous avions les mêmes préoccupations face à l'avenir, mais surtout le même espoir d'un monde plus humain et plus fraternel, malgré nos 60 ans de différence !

Martin Gray

